

Liège

# Les Sentinelles de la Nuit amènent aide et réconfort aux sans-abri

Pierre Morel, Le Soir, samedi 13 février 2010

**Vous avez certainement déjà croisé Gino, avec sa couronne de boucles grises, sa couperose et ses manières douces, tendant la main à un feu rouge ou installé pour la nuit dans son « foyer » de carton, de couvertures et de cannettes vides devant l'école Hazinelle, au beau milieu du Pont d'Avroy.**

Vous ne le croiserez plus : Gino est mort, il y a trois semaines. De froid. « Dans l'indifférence générale, soupire Chantal. Mais nous lui avons tout de même organisé une petite cérémonie à la morgue, avec quelques amis de la rue. »

Chantal est une « Sentinelle de la Nuit ». Une ASBL dont la quinzaine de bénévoles se relaient, depuis une petite année, pour partir quatre soirs par semaine à la rencontre des oubliés de la rue.

En cette soirée de février, alors que le froid est mordant mais sec, ils sont quatre à s'être réunis dans le petit local de l'ASBL, rue Trappé. Andrée, André, Jean-Michel et Chantal sont tous pensionnés. Ils sont là pour « prendre le contre-pied d'une carrière professionnelle où je ne me suis guère occupé

*des autres », « par esprit chrétien » ou « pour rendre un peu de ce qu'on m'a donné ».* Chacun bourre son sac à dos dans le local, rempli grâce aux dons : couvertures, chaussures, gants, gaufres, sandwiches, thermos de café et de soupe chaude. « Les gens ont besoin de tout dans la rue, explique Chantal. Mais surtout de chaleur humaine. J'ai travaillé chez Thermos, qui gère un abri de nuit, et on s'y sent un peu hôtelier. Ici, l'idée est de prendre un peu de temps avec chacun, pour discuter, écouter, échanger. On voit que ça leur fait du bien. Qu'on sert à quelque chose. »

## Plongée dans le monde de la nuit

Des phrases qui résonneront avec la force de l'évidence quand, quelques heures plus tard, nous ressortirons hébétés d'une terrible plongée dans le monde de la nuit.

Première rencontre : Steve. Il mange un peu de riz, assis au pied de la rue Pont d'Avroy. Il n'a pas 30 ans. Copain, son labrador, aboie. « Arrête, tu vas me faire dégager par les flics », supplie son maître. Il n'a « besoin de rien », dit-il aux Sentinelles. « Je dois juste trouver du pétrole : on a un poêle là où je

squatte. » Son pote David accepte quelques bonbons, un coca, une cigarette. Il attend la sortie des cinémas et ne sait pas où il dormira ce soir.

Johann, croisé plus loin dans la rue Pont d'Avroy, fait la bise à tout le monde. « *Tu as mauvaise mine* », lui dit Andrée. « *Je n'ai pas beaucoup dormi, on m'a viré tôt ce matin* ». Il a 25 ans. Une barbe hirsute, deux sacs accrochés aux épaules pour toute possession. Il est à la rue depuis un an. « *Des problèmes de famille, la perte du chômage, soupire-t-il. Et puis la drogue, hein, je ne vais pas vous mentir. Héroïne, cocaïne... Je dors dehors, dans des entrées de bâtiments.* » Chantal s'inquiète de sa santé, lui arrache un sourire avec sa maternelle sollicitude. Il repart plus riche d'un morceau de masepain et d'une bouteille d'eau. « *Mais c'est surtout les conseils et la gentillesse qui font plaisir* », glisse Johann avant de disparaître dans la nuit. « *Ici, on trouve surtout des toxicomanes, souvent très jeunes* », explique Chantal. « *Beaucoup sont dans la rue parce qu'ils se droguent, mais il y en a aussi qui se droguent parce qu'ils sont dans la rue* », souligne André.

### « **Comment je vis ? Ca dépend...** »

Le Carré. Carapils en main et ivre, Ludovic rigole : « *J'ai 39 ans. Comment je vis ? Où je dors ? Si je bois ? Si je souffre ? Je réponds la même chose à toutes les questions : ça dépend. Si j'ai un fils, je l'appellerai ça dépend !* » Il a son « ticket » pour passer la

nuit chez Thermos. « *Vu l'heure, il est temps que tu y ailles* », indique Chantal. Mais il s'en fiche, visiblement. « *Tu veux un sandwich ? De la soupe ?* » « *Non, je veux bien de la bière* », répond-il en riant. À ses côtés, on croise Fabrice, 23 ans. À la rue depuis novembre après s'être disputé avec ses parents. « *Ça fait trois jours que je n'ai pas trouvé de place dans les abris, peste-t-il. J'en ai marre, j'ai froid. Qu'est-ce qu'il faut faire ? Se suicider ?* » Les fêtards du Carré passent sans un regard, tout à leur juvénile insouciance.

Place Xavier Neujean. Assis sur un carton, adossé au grillage de l'ancienne gare des bus, Antonio accueille Chantal des larmes dans les yeux. Bonnet vissé sur le crâne, traits creusés, les mains bleuies par le froid, le visage couvert d'ecchymoses, il annonce 49 ans. En paraît 15 de plus. Dans un mélange de français et d'italien, il pleure sa misère : « *Je vais mourir ! Il m'a dit le médecin que j'ai le sida* ». « *Séropositif, ça ne veut pas dire malade* », le rassure Andrée. Antonio raconte la ratonnade qui l'a privé hier de 17 euros : « *Toute ma manche ! Avec un tesson de bouteille !* ». Il sanglote, appelle « *Dio* » et sa « *Mamma* ». Deux bols de soupe chaude plus tard, il sourit à ses « *anges* » : « *Mi sento meglio, grazie* » (« *Je me sens mieux, merci* »). Sapé comme un prince dans son training blanc, un jeune passant lui lance : « *Faut travailler, mon gars !* ».

## « Je ne mérite pas de vivre »

Place Cathédrale. Assis par terre, enroulé dans une couverture, Nicolas pleure. Les Sentinelles le connaissent bien. Après avoir passé des mois dans une tente, il avait trouvé un appartement. Les choses ont mal tourné, visiblement. « *Qu'est-ce que tu veux ?* », demande Chantal. « *Mourir*, répond-il sans lever son visage enfoui dans son giron. *Je ne mérite pas de vivre. Toute ma vie est un échec et ça ne changera pas. Ma mère ne voulait pas de moi, mon père voulait me tuer* ». Nicolas refuse toute aide, se lève et s'enfuit rue Saint-Paul, d'un pas mécanique. « *Il va faire une bêtise* », soupire Jean-Michel. Les Sentinelles le suivent, tentent de le raisonner. Peine perdue. « *On ne peut rien faire*, se désole Andrée. *Et si jamais on apprend, demain, qu'il s'est jeté dans la Meuse ?* »

Retour place Cathédrale. On croise Jacques et partage un café : « *Je suis content, j'ai trouvé un appartement social via le CPAS. Grâce aux éducateurs de rue. Ils sont venus me chercher pour me conduire à l'urgence sociale, remplir les papiers. Je vais essayer de suivre une formation. Peut-être essayer de me faire engager comme article 60. Après deux ans de rue ! À Liège, en fait, il y a ce qu'il faut si tu veux vraiment t'en sortir.* » « *Mais lui est toujours resté digne*, nous glisse Andrée après son départ. *Je ne l'ai jamais vu saoul.* »

En quittant la place Cathédrale, nous voyons au loin une silhouette, spectrale dans sa

couverture, qui marche d'un pas vif. Nicolas poursuit son errance.

Nous voici devant un bâtiment en construction, rue St-Gilles. Ils sont quatre, là-bas, à s'être installés dans deux pièces de béton nu. Des couvertures, des bougies et une petite radio font office de foyer. « *On n'a pas trouvé de place dans les abris*, explique Papy en acceptant des gaufres, de l'eau et une cigarette. *On cherche un kot, mais les proprios ne veulent jamais de nous. Enfin, demain est un autre jour.* » Dans la pièce d'à côté, Léon a réussi à brancher une chaufferette directement sur le boîtier électrique. « *Les flics sont venus, mais ils nous ont fiché la paix, cette fois.* »

Malgré la cinquantaine de places des abris de nuit de Thermos et du plan Hiver, à la caserne Saint-Laurent, nous avons croisé en quelques heures et sans quitter l'hyper-centre une bonne vingtaine d'êtres humains qui passeront la nuit dehors. Seuls, souvent. Une ville dans la ville. Qu'on ne veuille pas la voir n'y change rien : elle existe.